

L'animation à l'ONF, histoire d'une idée

par Marco de Blois

COMME L'A EXPLIQUÉ L'ESSAYISTE HERVÉ JOUBERT-LAURENCIN, C'EST AU DÉBUT DES ANNÉES 1960 dans la foulée de la création de l'ASIFA (Association internationale du film d'animation) et de la fondation du festival d'Annecy, qu'est apparu le concept du « cinéma d'animation ». À cette époque, aucune formule ne permettait de désigner de manière générique ces films qu'on rangeait soit dans la catégorie des cartoons, soit dans celle des œuvres expérimentales (c'est le cas des McLaren). Stimulée par cette reconnaissance, l'animation internationale connut ensuite une sorte d'âge d'or. Des auteurs de renom émergèrent des États-Unis, du Japon, de France, d'Italie, de Belgique, de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Yougoslavie, etc., et un studio au Canada prit son envol.

L'ONF participe en effet à ce mouvement mondial en accordant, au détour des années 1960, une place plus importante à l'animation d'auteur. Depuis, des virages pas nécessairement emballants et heureusement circonscrits dans le temps ont été empruntés au fil des ans, et ce, en fonction souvent des modes (par exemple, les années 1980 et la vague de cartoons du côté anglais, les années 1990 et la série « Droits au cœur » du secteur francophone, etc.), mais l'esprit de Norman McLaren et de René Jodoin (fondateur de l'animation française à l'ONF et lui-même émule de McLaren) revient chaque fois se présenter comme modèle de référence et remettre l'Office sur les rails. Tant et si bien qu'aujourd'hui, la production de l'ONF continue de forger l'image de l'animation canadienne à travers le monde.



Liaisons (2005) de Jean Detheux

© Office national du film du Canada

Et, disons-le, le succès des films d'animation de l'ONF est réel. Depuis 1977, l'ONF a remporté six Oscar du court métrage d'animation, figurant ainsi au troisième rang des sociétés de production ayant reçu le plus de statuettes dans cette catégorie, après Disney (treize) et la MGM (neuf). Bien que l'obtention d'un Oscar ne soit pas un gage absolu de qualité (la liste des lauréats contient quelques œuvres oubliées), le nombre de statuettes indique que le rayonnement de l'ONF dans l'animation n'est pas une vue de l'esprit. Cela se remarque d'ailleurs également dans le circuit des festivals internationaux, qui servent de rampe de lancement pour la plupart des films d'animation de l'ONF. Par exemple, le site Web de l'ONF fait état de 57 prix pour *Ryan* de Chris Landreth en 2004 et 2005. Quarante-quatre pour *Madame Tutli-Putli* de Chris Lavis et Maciek Szczerbowski de 2007 à 2009. En dépit des budgets serrés, la qualité d'ensemble et la régularité du rythme de production (23 productions et coproductions pour l'exercice 2008-2009 selon le rapport annuel de l'institution) sont manifestes. L'imposant patrimoine est, de plus, souvent sollicité par les manifestations cinématographiques, les musées et les cinémathèques.

Pourtant, cette portion des activités de l'ONF est mal connue à l'extérieur du petit milieu de l'animation. Il est par exemple révélateur de relire ce passage du communiqué émis par le Comité du visible pour annoncer les « états généraux sur l'avenir de l'ONF » : « Hormis le maigre programme d'aide au cinéma indépendant et

le département d'animation (c'est nous qui soulignons), l'ONF a abandonné son rôle, qui a pourtant fait sa renommée ici et à travers le monde, "de promouvoir l'engagement social et la créativité" ». Les studios d'animation de l'ONF apparaissent ici comme un appendice qu'on ne sait trop comment aborder, comme s'ils n'étaient pas au cœur de l'institution qu'on souhaite défendre ou critiquer. De même, en avril 2005, dans *Le Devoir*, Martin Bilodeau publiait une diatribe contre l'ONF aussi violente que brève en passant sous silence la production d'animation, alors que le succès récent de certains films (*Accordéon*, *Empreintes*, *cNote*, sans compter le célèbre *Ryan*) contredisait entièrement son propos : « Or, tout le monde sait que, sur le plan de la production, l'ONF est depuis quelques années déjà une institution moribonde, où la décroissance a été gérée par des comptables au détriment de la création. L'ONF n'est plus désormais qu'un centre de services, un partenaire occasionnel du privé, un distributeur sans grande envergure. » Bien entendu, Bilodeau parlait du documentaire, mais sans même se donner la peine de le préciser. Les studios d'animation de l'ONF semblent ainsi évoluer à l'écart des débats qui perdurent depuis des lunes concernant l'avenir de l'institution. C'est peut-être – qu'on nous pardonne cette hypothèse un brin cynique – ce qui explique en partie leur survie...

L'animation s'y partage actuellement entre quatre producteurs localisés à Montréal : Marc Bertrand et Julie Roy au secteur français, Michael Fukushima et Marcy Page au secteur anglais, auxquels s'ajou-